

moire de ceux qui en furent les témoins, et qui, au besoin, en garantiraient l'authenticité...

— Alors je vous prierai, madame, de commencer dès à présent le travail que je viens de vous proposer en me racontant ce fait, qui pique ma curiosité, et qui doit me donner le mot de l'énigme....

— Volontiers... mais accordez-moi uneminute... je vais faire commencer ma répétition, nous serons plus libres, et nous pourrons bavarder à notre aise.

En un instant, et sur un geste qu'elle fit, le foyer fut désencombré; nous restâmes seuls, et mon interlocutrice commença le récit de la grande aventure.

— Vous êtes encore trop jeune, me dit-elle, pour avoir connu la troupe de Nicolet, qui faisait les délices de Paris, il y a quelque quarante ans : mon père était le premier sauteur de cette troupe : il jouissait auprès du public de ce théâtre d'une haute faveur, que du reste il méritait bien, car il était impossible de réunir plus de force, d'agilité et de grâce à un physique aussi parfait que celui dont il était doué. Il trouvait peu de rivaux dans l'état qu'il exerçait : un seul de ses camarades pouvait lui être comparé jusqu'à un certain point, c'était un nommé Laurent dit *l'Aveugle* : cet homme, auquel un acci-

dent avait fait perdre la vue, avait tellement l'amour de son *art*, que, malgré sa cruelle infirmité, il avait voulu en continuer l'exercice : sauf quelques précautions, quelques tâtonnements auxquels il était obligé de se livrer pour s'assurer de la position de ses planches et des instruments avec lesquels il travaillait, son jeu était aussi correct, aussi vigoureux que celui de ses camarades pourvus de leurs deux yeux.

La troupe à cette époque était admirablement composée.

Un jour quelques sauteurs étrangers vinrent proposer à Nicolet de donner une représentation sur son théâtre et de lutter avec ses premiers sujets. La proposition fut acceptée, et la représentation annoncée avec beaucoup d'emphase.

On s'y porta en foule. Quoique je n'eusse à cette époque que quatre à cinq ans, je me rappelai toujours cette soirée à laquelle j'assistais; car chaque jour on m'apportait dans la coulisse, où j'essayais déjà par de comiques efforts à imiter les grands maîtres que j'avais sous les yeux.

La salle était comble, et la réunion fort brillante; car non seulement les classes inférieures l'encombraient chaque soir, mais encore la bonne compagnie venait y chercher fréquemment des

distractions. La composition du spectacle de ce jour avait attiré plusieurs personnes attachées à la cour. J'en fais ici la remarque, parce que la présence de ces personnages à cette représentation eut, ainsi que nous le verrons, une influence assez heureuse sur les destinées du théâtre de Nicolet et amena le bizarre événement que j'ai à vous raconter.

La soirée fut des plus amusantes : il y eut d'abord assaut entre la troupe étrangère et la troupe parisienne : la lutte fut rude, les avantages partagés, et le public assez embarrassé pour prononcer.

Mais bientôt un choix fut fait parmi les plus forts danseurs, et des paris furent ouverts.

C'était une chose vraiment curieuse et tout-à-fait inusitée, en pareil lieu et en pareille circonstance, que de voir chaque loge, chaque banquette convertie en une table de jeu où chacun étalait son pari, et là, attentif, l'œil au théâtre et à son enjeu, attendait avec la plus vive sollicitude ce qui allait arriver.

Enfin les derniers exercices commencèrent : les sauteurs, stimulés par la solennité de la séance, par l'importance que chacun des spectateurs y attachait, se surpassaient à l'envi. C'était éblouissant d'agilité, de force et de souplesse : on eût vraiment dit autant d'êtres fantastiques

courant en l'air, y jouant, y tourbillonnant comme les personnages d'une scène de sabbat.

Au bout d'une demi-heure, il ne resta plus sur le théâtre que deux sauteurs dont les forces ne fussent pas complètement épuisées : c'étaient mon père et un des sauteurs étrangers : tout l'intérêt des paris s'était réuni sur eux, et la salle entière, muette d'attention et de perplexité, avait les yeux fixés sur les deux champions.

Mais la victoire ne tarda pas à se prononcer : elle se rangea comme de coutume du côté de mon père, et ce fut au milieu d'une salve d'applaudissements capables de faire écrouler la salle que Jean Lalanne fut déclaré le lauréat de la journée : cette proclamation fut suivie d'une ovation peu ordinaire et qui fut au moins aussi agréable aux triomphateurs que si elle eût été composée de couronnes académiques ; tous ceux qui avaient parié en faveur de Lalanne le firent appeler après le baisser du rideau, et lui remirent le gain de leurs paris ; et bon nombre des spectateurs, entraînés par cet exemple, se prirent, pour ne pas se déranger, à lui jeter sur la scène des écus de six et de trois francs, des pièces de monnaie de toute valeur, et il n'y eut pas jusqu'à des sous et des liards qui ne lui fussent envoyés des dernières places de la salle qui voulaient lui témoigner toute leur satisfaction par cette offre

du denier de la veuve. Mon père et ma mère avaient peine à suffire à la récolte de cette pluie d'argent qui leur tombait de toutes parts. Enfin on en remplit deux chapeaux qui furent portés dans la loge de mon père, et dont le montant servit en partie le lendemain à traiter les combattants de la veille.

Cet assaut avait fait sensation ; les personnes de la cour qui y avaient assisté en avaient si bien parlé, que le bruit en arriva jusqu'aux oreilles du roi : il voulut voir les sauteurs de Nicolet, et l'intendant des menus plaisirs donna, quelques jours après, au directeur de la troupe l'ordre de se rendre à Saint-Germain, où la cour se trouvait alors ; recommandation expresse fut faite à Lalanne de ne pas manquer de s'y trouver.

M. Nicolet s'empressa de déférer à un ordre qui le flattait infiniment, et au jour indiqué il partit pour Saint-Germain avec tout son monde.

Il était impossible de voir une réunion plus brillante que celle offerte par la salle de spectacle ; il suffisait que l'idée vint du roi pour que toute la cour s'empressât de témoigner par sa présence combien cette idée de sa majesté avait été heureuse.

Et en effet personne ne fut mécontent de sa soirée : dire qu'elle fut plus forte et plus sur-

prenante que celle donnée au boulevard le jour de l'assaut, serait inexact ; mais elle ne lui céda en rien : le lieu, la composition de la salle, les recommandations faites à mains jointes par M. Nicolet à tous ses gens de se surpasser, avaient stimulé ceux-ci à un tel point qu'enfin ils firent merveilles ; l'assemblée tout entière témoigna sa satisfaction d'une manière non équivoque : mais le roi surtout avait paru prendre un plaisir extrême à ce divertissement, et quelques moments avant de se retirer, il ordonna que l'on fit venir à sa loge un des sauteurs qu'il désigna.

C'était mon père.

Bien qu'il ne fût pas des plus honteux, Jean Lalanne ne se sentit pas très à l'aise, lorsqu'il se trouva en face du monarque : cependant l'expression de bonté et de satisfaction répandue sur la physionomie du prince le rassura un peu.

— Je suis content de toi, mon ami, lui dit le roi avec la plus grande affabilité.... Comment te nommes-tu ?

— Sire.... Jean Lalanne.... dit *Navarin*.

— Navarin.... Pourquoi ?

— Sire, je suis de la Navarre.... du pays des ancêtres de votre majesté.

— Très bien.... Je suis fort aise de voir que les enfants de ce bon pays de Navarre n'ont pas dégénéré.... Eh bien ! je te le répète, je suis

content de toi; et je te proclame aujourd'hui *Navarin le Fameux*.

En prononçant ces paroles bien flatteuses pour mon père, le roi lui frappait amicalement sur l'épaule : puis il dit à M. Nicolet, qui se tenait respectueusement à la porte. : — M. Nicolet, je dois aussi vous témoigner ma satisfaction, et je veux encourager votre entreprise..... Je vous autorise à faire prendre dès ce jour à votre troupe le titre de *Premiers Danseurs du Roi*.

M. Nicolet se confondit en remerciements; le roi lui fit signe de s'éloigner. Dans son enchantement, car à cette époque la faveur qui venait de lui être accordée pouvait avoir une grande influence sur la prospérité de son théâtre; dans son enchantement, dis-je, Nicolet ne voulut pas attendre son retour à Paris pour que le public fût instruit de la nouvelle qualification qu'il était autorisé à prendre; il fit monter à cheval un de ses hommes, et lui donna ordre d'aller à toute bride jusqu'à chez son imprimeur, afin qu'il changeât la composition de l'affiche du lendemain, et qu'il mît en tête et en lettres de grande dimension : *Théâtre des Premiers Danseurs de Sa Majesté*.

Le lendemain, tous les murs de Paris étaient tapissés d'énormes pancartes, annonçant le haut patronage sous lequel le théâtre de Nicolet venait d'être placé.

Ce sont ces divers incidents qui donneront lieu à l'aventure dont mon bavardage préliminaire vous fait peut-être payer un peu cher la connaissance, et dont, au surplus, le dépouillement des archives de la monarchie, depuis Pharamond jusqu'à nos jours, n'offre certes rien de semblable : j'y arrive.

Cinq à six jours après la représentation donnée par M. Nicolet à Saint-Germain devant la cour, un piqueur du château arriva en toute hâte au théâtre des *Danseurs du Roi*, et demanda le directeur. Celui-ci accourut tout en émoi de cette nouvelle visite, à l'honneur de laquelle il ne s'attendait pas. Il eut joie et peur en même temps; car il pensa que c'était quelque nouvelle faveur qui lui arrivait, ou peut-être aussi le retrait de celle qui lui avait été accordée tout récemment.

Il aborda donc l'envoyé de la maison du roi avec un saisissement qui lui fit éprouver devant le valet plus d'embarras que s'il eût été en face du maître.

— Un ordre de la cour! dit avec importance le piqueur.

M. Nicolet ouvrit une lettre que lui présenta l'homme galonné, elle était du secrétaire particulier du comte d'Artois : il était enjoint à M. Nicolet d'envoyer le lendemain sans faute aux Tuileries, vers midi, le sauteur Lalanne, pour y

recevoir des ordres dont la lettre ne désignait pas la nature.

Nicolet protesta de son obéissance à l'injonction du secrétaire de l'altesse royale ; mais il parut craindre de ne pouvoir trouver mon père dans la journée, car il n'était pas de la représentation du soir, et il demeurait au faubourg Saint-Germain. En effet, dans ses jours de relâche, Jean Lalanne me prenait sur ses épaules, donnait le bras à ma mère, et nous menait aux environs de Paris, dîner chez quelques traiteurs renommés : c'étaient nos grands jours de plaisirs. Il était presque certain que mon père profiterait de son congé de vingt-quatre heures pour s'absenter jusqu'au lendemain ; il y avait donc urgence de le prévenir, et M. Nicolet engagea le piqueur, qui avait à sa disposition un cheval excellent, à prendre la peine de courir rue Mazarine, où logeait son pensionnaire. Le piqueur ne se le fit pas dire deux fois ; il se prit à arpenter la ville de toute la vitesse de son cheval, et l'on eût vraiment pu croire en le voyant ainsi courir et en entendant les *gare* foudroyants dont il balayait la route, tout en jetant de temps à autre la plupart de ceux qu'il rencontrait dans le ruisseau, ou sur un étalage de boutique, on eût cru, dis-je, qu'il s'agissait de porter à quelque souverain la nouvelle de la mort d'un autre sou-

verain, ou bien une déclaration de guerre, voire même l'annonce d'une conflagration générale : le fait est qu'il y avait en cette affaire chose à ne pas plaisanter ; c'était un caprice, une fantaisie de prince à satisfaire, et souvent il n'en faut pas davantage pour mettre en révolution tout un empire.

Mon père était moins connu dans son modeste réduit de la rue Mazarine qu'à Versailles ou à Saint-Germain. Le piqueur eut assez de peine à le trouver : la recherche qu'il fit à toutes les portes causa une sorte d'émeute dans le quartier. Enfin il dénicha mon père à son cinquième étage.

— Le fameux Navarin, dit l'homme galonné, frappant rudement à la porte, le fameux Navarin, est-ce ici ? . . .

— Entrez, dit mon père, assez surpris de la visite. . . . Qu'y a-t-il pour votre service.

— Un ordre du cabinet particulier de monseigneur le comte d'Artois. . . .

— Ah ! fit mon père . . . ah !

— Lisez, et vite . . .

Mon père lut, en outre de la lettre remise à M. Nicolet, un mot particulier pour lui dans lequel il lui était enjoint de se munir, en se rendant au palais, de tout l'attirail nécessaire pour une danse de corde.

Mon père fit observer au piqueur que la danse

de corde n'était pas son affaire à lui, et que bien qu'il en connût les principes et qu'il fût capable de les démontrer, il l'était fort peu de les exécuter.

— Je n'ai pas à entrer dans ce détail, dit le piqueur, . . . vous voyez les ordres . . . ma commission est faite . . . Je ne vous engage pas à vous refuser à ce que l'on exige de vous . . . car nous ne plaisantons jamais, nous autres hommes de cour, quand il s'agit de nos volontés . . . Je dirai que vous serez à l'heure indiquée au château.

— J'y serai, . . . j'y serai, reprit mon père, et je me munirai de tout ce que cette note me prescrit de prendre avec moi.

— Très-bien, M. Navarin, et je pense que vous n'y perdrez pas votre temps . . . je vais en toute hâte porter votre réponse au secrétaire de son altesse.

Après le départ du piqueur, ce furent mille commentaires sur l'ordre qui venait d'être intimé à mon père; lui surtout était fort inquiet du résultat de l'aventure, car il ne doutait pas qu'on le demandât pour faire preuve d'un talent qu'il ne possédait que fort médiocrement. La voltige sur la corde, je ne sais pourquoi, lui avait toujours répugné; cependant il n'y avait pas à hésiter: il prit bravement son parti, et le lendemain il monta dans la voiture qui contenait son

attirail acrobatique et il se dirigea vers le château.

Il n'y avait alors aux Tuileries que quelques officiers et quelques domestiques qui y restaient pendant l'absence de la cour. Tous ignoraient le motif de la visite de mon père, mais ils avaient reçu des instructions, et on conduisit le fameux Navarin dans une grande salle du pavillon Marsan, où l'on apporta tout ce qu'il avait entassé dans sa voiture.

On lui enjoignit de dresser son équipage de voltige et de le tenir prêt pour l'instant où on lui enjoindrait d'en faire usage.

Tandis que le fameux Navarin procédait à ces importants préparatifs, le bruit d'une voiture et de quelques cavaliers, qui entraient avec fracas dans les cours, se fit entendre; un instant après des éclats de rire bruyants partirent d'une salle voisine, les deux battants de la porte s'ouvrirent avec force, et un page cria:

— Monseigneur le comte d'Artois!

Le prince entra, la cravache à la main.

Trois ou quatre jeunes seigneurs l'accompagnaient; l'abbé de . . . était de la partie.

— Je gage, dit le prince en s'adressant à mon père, je gage, Navarin, que tout fameux que tu sois, tu ne devinerais pas en cent mille pourquoi je t'ai fait venir.

— Monseigneur . . . je crois . . . je suppose . . .

— Oui, tu crois . . . tu supposes . . . C'est comme l'abbé que tu vois et à qui j'ai fait la même demande et qui en est resté tout béant!...

— Oh! monseigneur, dit l'abbé . . .

— Allons, l'abbé, n'allez-vous pas jouer ici l'étonnement?... et, morbleu, je suis en train de rire aujourd'hui . . . je me sens au cerveau une chaleur toute particulière...

— En effet, monseigneur semblait avoir copieusement déjeuné.

— Oui, continua-t-il, en s'adressant de nouveau à mon père, l'abbé à qui j'ai fait la demande que je viens de t'adresser n'a jamais pu y répondre, . . . et cependant, j'ai cru un moment qu'il me tenait, quand je lui ai entendu me parler de saint Simon Stylite . . . tu sais, celui qui s'est tenu pendant dix-sept ans, je crois, sur une seule jambe, en haut d'une colonne, sans avaler une goutte d'eau . . . Il y avait bien quelque rapport entre cela et mon projet, sauf les dix-sept ans et le jeûne qui ne m'iraient pas du tout . . . mais enfin il y avait bien quelque rapport . . . Eh bien, voyons, Navarin, devines-tu? . . .

— Mon Dieu, monseigneur, je n'ai pensé et je ne pense autre chose sinon que votre altesse a eu de moi comme acrobate une opinion que je ne justifierai sûrement pas.

— Tu n'y es pas, Navarin; tu es tout aussi

obtus que l'abbé . . . tu aurais fait un excellent théologien.—J'avais pourtant meilleure opinion de toi . . . Allons donc, Navarin, voyons! encore un effort d'imagination . . . tu ne devines pas . . .

Mon père s'était frotté le front et s'était pris à penser qu'il serait fort honorable pour lui de damer le pion à un abbé sous le rapport de la perspicacité, et il lui était passé à travers la tête une pensée des plus singulières, mais qu'il n'aurait jamais osé exprimer... cependant, lorsqu'il en fut frappé, il fit un mouvement et une exclamation qui n'échappèrent pas au prince.

— Vous allez voir que Navarin a deviné, s'écria-t-il . . . Allons, Navarin, parle . . .

— Monseigneur . . . excusez-moi . . . je vous en supplie . . . non, je n'ai . . . je n'ai rien deviné . . .

— Je te dis que si . . . moi . . .

— Je n'oserai jamais dire . . . à son altesse ce qui . . . ce que . . .

— Dis . . . dis . . . je te permets toutes les extravagances possibles: en pareilles affaires j'aurais tort de faire le fier . . . Eh! bien . . .

— Eh! bien . . . je crois . . . et je prie monseigneur de m'excuser . . . je crois que son altesse veut . . . désire . . . faire un essai . . . enfin —

— L'abbé, cria le prince en battant des mains,

l'abbé, tu es battu . . . je t'ôte la feuille des bénéfices et je la donne au Navarin . . . et je gage que le sauteur n'en fera pas plus mauvais usage que le prélat . . . Oui, mon Navarin, oui, tu as deviné juste . . . je veux faire un essai . . . je veux apprendre à danser sur la corde . . . je t'ai choisi pour mon précepteur . . . et il faut qu'avant peu ton élève te fasse autant et plus d'honneur qu'il n'en a fait au gouverneur des enfants de France . . . Allons, commençons.

Quoique mon père eût vraiment pensé quelque chose de semblable, néanmoins il resta presque aussi confondu de la proposition que le prélat l'était de la plaisanterie dont le prince venait de le prendre pour plastron. Cependant comme l'altesse parlait très-sérieusement, mon père surmonta son étonnement et se disposa à obéir.

— Procédons par ordre, dit le prince; je veux, avant de me servir de tout ceci, en connaître les noms et la propriété . . . Comment d'abord nommes-tu ces grands bâtons qui supportent la corde dans toute l'étendue que parcourt le danseur?

— Monseigneur, ce sont des croisés.

— Bien.

— Et ceci?

— Des pispannes, monseigneur.

— Et ceci encore?

— Ce sont les moufles avec lesquels on tend la corde.

Bref, il fallut tout décrire à monseigneur. Puis la leçon commença : mon père fut étonné de l'aplomb et de l'adresse que le comte d'Artois mit dans cette première épreuve : les assistants n'eurent pas besoin d'être courtisans en cette occasion pour dire au prince qu'il avait vraiment fait preuve des plus heureuses dispositions.

Enchanté du succès obtenu à sa première leçon, le comte d'Artois ne voulut pas rester en aussi beau chemin, et chaque jour mon père se rendait aux Tuileries pour y exercer son royal élève : mais bientôt, je ne sais plus par quelle raison, le prince ne vint plus à Paris, il fallut que son précepteur se rendit à Versailles, où le comte fit des merveilles dans l'art acrobatique, tant et si bien qu'au bout de douze leçons il passait un six avec une admirable précision et un aplomb que les vétérans de la partie ont à peine.

Un jour, tandis qu'il était dans le feu de la composition, le comte de Provence, depuis Louis XVIII, entra par hasard dans la salle où le prince son frère prenait leçon.

Il ignorait cette nouvelle fantaisie!

— Mon pauvre d'Artois, lui dit-il, je te croyais bien capable de toutes les folies et de toutes les

extravagances imaginables, mais je n'aurais jamais deviné celle-ci.

— Oh! oh! l'homme profond, l'homme de science, répliqua le prince sans quitter le balancier . . . oh! oh! si je fais un entrechat ou une volte, je les fais moi-même, entendez-vous . . . je n'en charge pas mon secrétaire.

On sait que les médisants attribuaient à N . . . , secrétaire du comte de Provence, les travaux littéraires de ce dernier, auquel, disait-on encore, il faisait faire chaque jour la répétition des matières scientifiques qu'il devait traiter le soir au cercle de la cour ou dans quelque réunion particulière : aussi M. de Provence se retira-t-il piqué de la réplique et haussant les épaules de pitié.

Tout cela n'empêcha pas que le comte d'Artois ne devînt en fort peu de temps d'une très-jolie force sur la corde, et je me rappelle que plus tard, lorsque je tentai mes premiers essais, mon père me disait :

— Ma chère fille, je ne te souhaite qu'une chose pour faire ton chemin dans la partie que tu veux prendre, c'est *une jambe aussi brillante* que celle du comte d'Artois : alors je répondrai de ta fortune.

En ce moment la présence de ma conteuse

devint nécessaire au théâtre, et notre conversation en demeura là : je pris congé de l'illustre funambule, qui m'assigna un autre rendez-vous auquel je me gardai bien de manquer et où je recueillis, ainsi que dans quelques autres séances, plusieurs anecdotes du genre de celle que je viens d'écrire, et qui me parurent d'autant plus piquantes que la vérité historique y était consciencieusement et religieusement observée.

S. MACAIRE.

